

Paul Magnette

Tous les hommes contribuent à entretenir des comportements dont le viol est la forme extrême

Grâce à la détermination de Gisèle Pelicot, les hommes ne peuvent plus ne pas s'interroger sur « une culture publique qui continue de reconnaître le désir masculin comme une force irrésistible », estime le politiste et député socialiste belge

Tous les matins, devant le palais de justice d'Avignon, des centaines de femmes et quelques hommes guettent l'arrivée de Gisèle Pelicot et forment une haie d'honneur qu'elle traverse la tête haute. Quelques minutes plus tard, une cinquantaine d'accusés tenteront de nier ou de minimiser leurs crimes, les plus lâches en rendront responsables la victime. Elle restera imperturbable parce qu'elle sait que, comme le dit le slogan qui fleurit sur les murs des villes, « la honte a changé de camp ».

La défense des bourreaux de Gisèle Pelicot rappelle ce qu'Hannah Arendt disait de la banalité du mal : les crimes les plus innommables ne sont possibles que parce qu'ils s'ancrent dans une culture profonde. Les féminicides, les viols, les mutilations, les traitements dégradants sont la partie la plus visible d'un continent d'inégalités, de discriminations, de brimades et d'humiliations vécues chaque jour par les femmes, y compris dans les pays où tout cela est en principe proscrit en droit. C'est la vertu des grands drames, et de l'effroi collectif qu'ils suscitent, de révéler les racines du mal. Grâce à Gisèle Pelicot, des dizaines de milliers d'hommes se posent des questions que, depuis longtemps, ils préféreraient ignorer. Ceux, dont je suis, qui exercent des responsabilités publiques ne peuvent pas ne pas se demander « en avons-nous fait assez » ?

Tant de lâcheté

Avons-nous vraiment épuré notre corpus de règles, notre langage et nos modes de pensée des biais de notre culture patriarcale ancestrale ? Nous interrogeons-nous vraiment, et de manière systématique, sur la manière dont les décisions que nous prenons façonnent les relations entre les femmes et les hommes ? Nous sommes-nous vraiment dotés de toutes les normes nécessaires à gommer les injustices que subissent les femmes, dans leur éducation, dans leur travail et leur salaire, dans leur vie personnelle, affective et sexuelle, dans leurs libertés, dans leur désir de créer et de s'exprimer ? Avons-nous mis en place les



AVONS-NOUS VRAIMENT ÉPURÉ NOTRE CORPUS DE RÈGLES, NOTRE LANGAGE ET NOS MODES DE PENSÉE DES BIAIS DE NOTRE CULTURE PATRIARCALE ?

institutions qui permettent aux droits formellement reconnus aux femmes de se traduire en droits réels ? Avons-nous mesuré les risques de reflux qui menacent toujours la marche vers l'égalité des genres ? Avons-nous, tout simplement, été assez attentifs à la voix des femmes, dans cet espace public et médiatique si imprégné de tonalités masculines ?

Grâce à Gisèle Pelicot, des dizaines de milliers d'hommes cessent de brandir les avancées législatives, ou d'exciper de la difficulté de changer par la norme publique ce qui relève de l'intime, pour esquiver les questions les plus dérangeantes, celles qui relèvent de leur propre intimité. Les bourreaux de Mazan sont des

hommes ordinaires, de tous les âges et de toutes les conditions, qui n'ont en commun que de s'être sentis autorisés à abuser d'une femme. Ils sont le signe d'une culture publique qui continue de reconnaître le désir masculin comme une force irrésistible, justifiant l'appropriation des corps féminins, y compris par la violence.

Face à tant de lâcheté, notre premier réflexe est souvent de nous dire et de dire aux femmes dont nous partageons la vie : « Moi, je ne suis pas comme ça. » Mais la sérénité et la détermination de Gisèle Pelicot nous interdisent d'en rester là. Si 96 % des auteurs de viols sont des hommes, c'est que tous les hommes, d'une

manière ou d'une autre, consciente ou inconsciente, contribuent à entretenir, par leur langage et leurs attitudes, des comportements dont le viol est la forme extrême, et qui ne se perpétuent que parce qu'ils trouvent un terreau fertile.

Consentement forcé

Désormais, grâce à Gisèle Pelicot, nous commençons à affronter des interrogations que nous remissions dans les tiroirs les plus profonds de notre mémoire. N'avons-nous pas, par notre statut ou par des parades de séduction que nous pensions galantes, forcé le consentement de certaines femmes ? Avons-nous pris notre part des tâches dites domestiques et de la charge mentale qui les accompagne ? Avons-nous élevé nos filles à vivre pleinement leurs libertés et leurs désirs et à se dresser contre toutes les formes de la domination masculine ? Avons-nous appris à nos fils à se poser ces questions, que nous-mêmes abordons trop tardivement ?

Ce sont ces débats que la force de caractère de Gisèle Pelicot nous oblige à affronter. Il n'y a pas d'un côté les règles publiques et de l'autre le domaine de l'intime. Il y a une culture patriarcale, qui irrigue autant le champ public que l'espace privé. Françoise Héritier [anthropologue, 1933-2017] l'avait bien résumé : les différences de genre sont naturelles, mais les inégalités – et les institutions qui les fondent et les consolident – sont une construction des hommes. Pas des humains, des hommes. En choisissant de faire de ce procès une confrontation publique, Gisèle Pelicot a fait voler en éclats tous les prétextes. Et tous les hommes devraient lui en être éternellement reconnaissants. ■

Paul Magnette est professeur de sciences politiques à l'Université libre de Bruxelles, président du Parti socialiste et député à la Chambre des représentants de Belgique

Eric Macé L'« égocentrisme légitime » est l'un des principaux ressorts des masculinités contemporaines

Pour les « forceurs », la question de l'intention de violer, tout comme la question de s'assurer du consentement de la partenaire, ne se pose tout simplement pas, souligne le sociologue

Au cours du procès des viols de Mazan et du point de vue de la loi, il apparaît qu'un viol n'en est véritablement un que s'il est intentionnel. S'il en est ainsi, la question qui se pose est alors : qu'est-ce qu'un « viol non intentionnel » ? Et qui en sont les auteurs ? C'est dans cet angle mort de la loi que se construit la défense des coaccusés du procès de Mazan : ils ne sont pas des violeurs, car ils n'avaient pas l'intention de commettre un viol lorsqu'ils ont accepté la transaction. Ils ont été trompés sur la nature de la situation par le principal accusé.

La sociologue Irène Théry propose la notion de « viol d'opportunité » afin de pousser cette notion d'intentionnalité le plus loin possible : même dans l'hypothèse où ils n'étaient pas venus commettre un viol, en situation, sur place, au bout d'un certain temps, comme le montrent les vidéos, ces hommes auraient dû comprendre qu'ils étaient en train de commettre un viol ; ce qu'ont d'ailleurs fait deux protagonistes en refusant de participer. Ils sont donc bien des violeurs, car c'est de façon intention-

nelle qu'ils ont accepté ce viol « par opportunité ».

Si l'enjeu central pour la justice est de déterminer les traces d'intentionnalité afin d'aller en condamnation pénale, il faut aussi constater que ces viols participent d'une « banalité de la masculinité » et se caractérisent précisément par « l'absence d'intentionnalité » : pour les « forceurs », la question de l'intention de violer, tout comme la question de s'assurer du consentement de la partenaire, ne se pose tout simplement pas. Or ce que la loi désigne en creux comme des « viols non intentionnels » sont les plus nombreux, les plus banals, et de fait les moins sanctionnés puisqu'ils ne prennent pas la forme d'une prédation meurtrière ou d'une mise en scène pornographique compulsive.

Ces viols reposent sur l'oxymore d'un « consentement unilatéral ». Dans les relations intimes et sexuelles, l'égocentrisme de leurs auteurs les rend aveugles à autrui et au point de vue d'autrui. Ils interprètent tous les signes de l'autre, y compris les signes de réticence, voire de résistance, comme des encouragements à déployer cet égocen-

trisme, comme la confirmation de la valeur de leur désir, de leur séduction, de leurs fantasmes pornographiques, de leur pouvoir. Lorsque cet égocentrisme est contrarié, ils peuvent déployer une violence morale et physique destinée à en obtenir l'accomplissement, comme on le voit tous les jours dans les tribunaux encombrés par les violences masculines sur leurs partenaires.

Cet « égocentrisme légitime » est l'un des principaux ressorts des masculinités contemporaines, à travers des formes de

socialisation qui ont concerné tous les hommes des anciennes générations – dont la mienne, dont moi-même – et sans doute encore beaucoup de garçons des jeunes générations.

Homosocialité misogyne

En tant qu'hommes, nous avons sans doute tous été à un moment donné (dans des proportions diverses selon notre âge, la manière dont nous avons été éduqués à la masculinité et notre capacité à devenir féministes) des « gros connards », comme les désignent leurs victimes, capables de blagues et de goujateries sexistes ou d'homosocialité misogyne. Nous avons tous été capables, un jour, de « forcer » un rapport non désiré par la partenaire (qui y aura cédé par lassitude ou par emprise affective...), de ne pas réagir aux blagues sexistes et aux conduites discriminatoires dont nous avons été témoin, et, pour les plus jeunes, de participer aux nouvelles formes numériques de harcèlement moral et sexiste contre les filles et les garçons non masculinistes.

L'analyse sociologique des rapports de genre nous permet de comprendre ce qui se joue ici :

contrairement à ce que pense [la philosophe] Sylviane Agacinski, le genre n'est pas une identité qui partagerait d'un côté les « hommes » et de l'autre côté les « femmes » ; le genre est un rapport social de pouvoir qu'exercent les acteurs et les actrices de la vie sociale, à la fois pour prolonger des rapports de genre asymétriques hérités du patriarcat et pour « départricialiser » ces mêmes rapports de genre. C'est cela qui détermine la ligne de clivage politique, plutôt que le fait d'avoir tel ou tel sexe.

De ce point de vue, la multiplication des dénonciations de type #metoo et des procès des hommes qui continuent de ne pas se poser la question du viol et du recueil du consentement est un bon signe : celui-ci marque la « dénormalisation » de masculinités qui, même si elles restent encore majoritaires, ne sont plus hégémoniques et sont désignées à l'inverse comme déviantes aux normes égalitaires. L'égocentrisme n'est pas en soi condamnable : il est utile dans la construction de la confiance en soi, notamment pour les filles, longtemps condamnées à l'intranquillité d'un « altruisme obliga-

toire », qui les rend souvent vulnérable aux formes d'emprise des égocentrismes masculins. Mais cet égocentrisme est délétère lorsqu'il est constitué en attribut obligatoire de masculinités par ailleurs dépourvues de la sensibilité à autrui et au « care » qui rend les garçons si vulnérables aux conduites déviantes du « forçage » sexuel et de la violence contre partenaire intime.

Nous avons donc bel et bien un problème avec les garçons. Et nous ne saurons pas « prendre soin » les uns des autres sur cette planète sans être capable de socialiser les garçons comme les filles à la fois aux compétences du « care » et à une confiance en soi permettant d'agir en être humain responsable. ■

Eric Macé est professeur de sociologie à l'université de Bordeaux, chercheur au Centre Emile-Durkheim, spécialiste des rapports de genre et des masculinités et auteur de « L'Après-Patriarcat » (Seuil, 2015)